

COLLECTION «BEST-SELLERS»

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DÉJÀ DEAD, 1998

DEATH DU JOUR, 1999

DEADLY DÉCISIONS, 2000

VOYAGE FATAL, 2002

SECRETS D'OUTRE-TOMBE, 2003

LES OS TROUBLES, 2004

MEURTRES À LA CARTE, 2005

À TOMBEAU OUVERT, 2006

ENTRE DEUX OS, 2007

TERREUR À TRACADIE, 2008

LES OS DU DIABLE, 2009

L'OS MANQUANT, 2010

LA TRACE DE L'ARAIGNÉE, 2011

SUBSTANCE SECRÈTE, 2012

PERDRE LE NORD, 2013

TERRIBLE TRAFIC, 2014

MACABRE RETOUR, 2015

DÉLIRES MORTELS, 2016

PETITE COLLECTION D'OS, 2017

KATHY REICHS

LA MORT SANS VISAGE

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas et Stéphanie Leigniel



Titre original : A CONSPIRACY OF BONES

© 2020 Temperance Brennan L.P.

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2020

978-2-221-24864-5

(édition originale : ISBN 978-1-9821-3888-2 Simon & Schuster, Toronto)

Publié avec l'accord de Simon & Schuster, Toronto.

*Pour Carolyn Reidy et Kevin Hanson
Vous n'avez jamais cessé de croire en moi.*

Il est beaucoup plus difficile de
tuer un fantôme qu'une réalité.

— Virginia Woolf,
La mort de la phalène
(*Lectures intimes*)

Chapitre 1

Vendredi 22 juin

Les réactions au stress sont variables. Certaines personnes sont souples, arrivent à s'étirer. D'autres sont raides, incapables de fléchir leurs membres. Les physiciens parlent de courbes de contrainte-déformation. Une chose est sûre, c'est que si le fardeau est trop lourd, ou trop brutal, tout le monde peut craquer.

Je le sais. J'ai atteint le point de rupture l'été qui a suivi le meurtre de mon patron. Quoi, *moi**? La roche magmatique émotionnelle? Et je ne parle pas que des cauchemars.

Pour être franche, la mort de Larabee n'a pas été le détonateur immédiat, ni le seul. Il y a eu Ryan, mon amour longue distance et mon partenaire de la Section des crimes contre la personne, à la Sûreté du Québec. Cédant à la pression, j'avais accepté de cohabiter avec lui, à Charlotte et à Montréal, aux deux extrémités d'une relation géographiquement compliquée. Et puis il y a eu l'affectation de Kate en Afghanistan. Le cancer de maman. La nouvelle de Pete concernant Boyd. Mon diagnostic et mon opération. Les migraines. Un monde de facteurs de stress venus perturber ma courbe personnelle.

Rétrospectivement, je reconnais que j'étais un électron qui avait jailli hors de son orbite. Péter un câble était peut-être une tentative de réorientation de forces ingouvernables.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Un doigt d'honneur aux ravages du temps. Aux vaisseaux renégats qui menaçaient de saborder mon cerveau. Ou peut-être était-ce un cri pour attirer l'attention de Ryan? Le désir inconscient de l'éloigner de moi? À moins que ce n'ait été qu'un effet de la satanée canicule qui plombait la Caroline du Nord?

Qui sait? J'ai tenu le coup jusqu'à ce que l'homme sans visage me fasse disjoncter. Les restes de son cadavre et l'enquête consécutive ont ouvert un trou noir dans mon petit monde douillet.

Ma mère n'a pas attendu l'apparition de ce cadavre mystérieux pour remarquer ces changements en moi. Problèmes de concentration. Agitation. Accès de colère. Elle mettait tout sur le compte de l'anévrisme. Depuis qu'on l'avait diagnostiqué, maman était convaincue que la petite bulle allait éclater et que mon propre sang allait me tuer. Elle me reprochait mon comportement et, tout en m'en moquant, je savais qu'elle avait raison. J'ignorais des courriels et des coups de fil. Je déclinais des invitations, leur préférant des orgies de classiques hollywoodiens. Bon sang, j'avais regardé quatre fois *Annie Hall*, mon film préféré!

Je n'avais pas parlé à maman des apparitions nocturnes. Des scénarios torturés emplis de silhouettes sombres et de vagues menaces. Ni des tâches frustrantes que je n'arrivais pas à boucler. L'angoisse? Les hormones? Les antimigraineux que je devais avaler? Aucun rapport avec les racines de mon irritabilité. Je dormais peu, constamment agitée et épuisée.

Il ne fallait pas s'appeler Freud pour voir que j'allais mal.

Et donc, je me retrouvais là, les yeux grands ouverts dans les ténèbres qui précèdent l'aube, tentant de reprendre le dessus après avoir rêvé d'une tempête, de serpents et de Larabee enfermé dans une housse mortuaire. Ce vieux Sigmund aurait sûrement eu son mot à dire sur la question.

Je me suis efforcée d'inspirer profondément. Un exercice de relaxation qui commençait par les orteils.

Rien à faire.

Les nerfs à fleur de peau, je me suis levée et je suis allée regarder par la fenêtre. Deux étages plus bas, le terrain qui entourait ma maison de ville était plongé dans le noir. Rien

ne bougeait en dehors de la lente descente en vrille d'une feuille portée par une maigre brise vagabonde. J'allais me détourner quand mon regard a été attiré par un vague mouvement près du pin qui décorait la pelouse de mon voisin.

En scrutant attentivement, j'ai distingué une silhouette. Massive. Masculine ?

Sur une propriété de Sharon Hall, au cœur de la nuit ?

Le cœur battant, j'ai cligné plusieurs fois des yeux dans l'espoir d'y voir plus clair.

La silhouette s'était fondue dans l'ombre.

Avais-je vraiment vu quelqu'un ?

Intriguée, j'ai enfilé un short qui traînait là, mes Nike, et je suis descendue au rez-de-chaussée. Je n'avais pas l'intention d'affronter l'individu, s'il s'agissait bien d'un individu. Je voulais simplement comprendre les raisons de sa présence devant chez moi, à une heure pareille.

Dans la cuisine, j'ai coupé l'alarme et je suis sortie sur la terrasse par la porte de derrière. Les chaudes nuits estivales de Dixie étaient battues à plates coutures, l'air était brûlant et moite, les feuilles alanguies, comme épuisées, exactement comme elles m'en avaient fait l'impression depuis ma fenêtre. Ne repérant aucun rôdeur, j'ai fait le tour de la maison. Personne. Je me suis dirigée vers l'une des allées qui quadrillaient la résidence.

Il avait plu à vingt-deux heures, alors que je mangeais ma pizza réchauffée au micro-ondes, et l'air était encore saturé d'humidité. Sur le gravier, des petites flaques noires, brillantes, viraient au jaune lorsque mon ombre floue et moi-même passions sous la lumière tamisée par la brume des lampadaires pittoresques en diable.

Le minuscule étang était un néant noir, pelucheux à l'endroit où l'eau léchait le rivage. Des formes sombres glissaient à la surface, silencieuses, conscientes de leur condition précaire. L'association des propriétaires leur mène une bataille perpétuelle, souvent créative. Quel que soit le moyen de dissuasion employé, les oies reviennent toujours.

Je passais devant une forme noire qui ressemblait à un Lego, mais que je savais être un petit kiosque, lorsque j'ai senti, plus que je ne l'ai entendue, une autre présence. Je me suis arrêtée. J'ai scruté.

Un homme se tenait dans la tache d'ombre, sous le kiosque, la tête baissée, et les traits du visage plongés dans le noir. Taille et corpulence moyenne. Je n'aurais pas pu donner plus de détails. Deux choses, cependant.

Premièrement, je ne le connaissais pas. Ce n'était pas un des résidents, et je ne l'avais jamais vu parmi les visiteurs.

Deuxièmement, en dépit de la chaleur étouffante, l'homme portait un trench-coat. Il a levé un bras, peut-être pour regarder sa montre, et le tissu a jeté un éclat pâle dans l'obscurité qui l'enveloppait.

J'ai jeté un coup d'œil nerveux derrière moi.

Eh merde. Pourquoi n'avais-je pas pris mon téléphone ? Facile. Parce qu'il n'avait plus de batterie. Encore.

Bon. Alors pourquoi n'avais-je pas au moins allumé la lumière du porche ? Devais-je rentrer chez moi et appeler le 311 pour signaler un rôdeur ? Ou le 911 ?

Je me suis retournée. Le kiosque était vide. J'ai regardé des deux côtés du chemin. À droite, à gauche. L'homme ne s'y trouvait pas.

La bruine a forcé, s'est muée en pluie. Des gouttes molles sont tombées sur ma figure, dans mes cheveux, timidement au départ. Il était temps de rentrer.

Soudain, au-delà de l'allée circulaire, j'ai aperçu un éclair de grisaille. Puis plus rien.

Montée d'adrénaline. Monsieur Trench-coat m'avait-il dans sa ligne de mire ? Était-il en repérage à Sharon Hall ? Et sinon, que faisait-il ici, sous la pluie, au cœur de la nuit ? Et pourquoi cette attitude furtive ?

Ou ma méfiance n'était-elle que le fruit de ma paranoïa, encore un cadeau de ma courbe de contrainte-déformation surmenée ? Dans tous les cas, j'étais contente d'avoir laissé mon pulvérisateur de poivre de Cayenne dans la poche de mon short après ma séance de jogging.

Des images des derniers instants de Larabee ont afflué à ma mémoire. Son visage blême, sa peau gris-vert. La lumière glauque du bloc chirurgical des urgences. Les bips indifférents des moniteurs qui enregistraient les pics et les creux désincarnés. Le silence assourdissant du bip qui s'était tu. Plus tard, dans une salle d'interrogatoire saturée d'odeurs de transpiration et de peur, l'indifférence avachie du drogué

au cerveau brûlé qui avait tiré dans le ventre de mon patron de toujours ou presque.

Stop!

Un bruit? Ou l'avais-je imaginé?

J'ai accéléré le pas, mes semelles crissant doucement dans le silence.

Une minute entière, puis une silhouette en trench-coat, bien plus loin dans l'allée, au niveau du stationnement des résidents. L'homme, qui me tournait le dos, avançait d'un pas bizarrement chaloupé.

Tout à coup, le bruit a paru ricocher de partout autour de moi. Des bruissements de feuilles. Des frôlements de branches. Des craquements de brindilles. Des créatures de la nuit? Des copains speedés de Monsieur Trench-coat venus se ravitailler en meth?

Je n'avais rien de valeur sur moi — ni argent ni montre. Cela les mettrait-il en colère?

Ou ces bruits étaient-ils le produit de nerfs à fleur de peau?

J'ai tapoté le poivre de Cayenne sur ma hanche droite. Palpé le contenant. Rose, dégueulasse. Une molécule du prix que j'avais eu à payer avait été reversée à la recherche sur le cancer du sein.

Un moment d'indécision.

Rentrer chez moi? Continuer à suivre l'homme sur le chemin et l'observer? L'interpeller dans le stationnement? Il y aurait des lampadaires, là-bas, un peu dépassés, mais qui faisaient de leur mieux.

J'ai ralenti. Monsieur Trench-coat n'était plus qu'à dix mètres de moi.

C'est le moment que mon cerveau a choisi pour me passer un film à grand déploiement.

J'allais m'approcher de l'homme, il allait sortir un couteau et tenter de me trancher la gorge.

Doux Jésus!

Pourquoi laissais-je cet homme me mettre les nerfs en boule? Dans mon boulot, j'avais affronté bien pire qu'un gars habillé comme Bogie dans *Casablanca*. Des motards criminels qui assassinaient leurs rivaux avant de leur trancher la tête et les mains. Des cons de machos qui harcelaient et

étranglaient leurs ex terrifiées. Des brutes épaisses et avinées qui balançaient sur un mur leur nouveau-né en pleurs. Ces minables ne m'empêchaient pas de me concentrer sur mon travail. Plutôt le contraire, d'ailleurs. Ils me poussaient à mettre les bouchées doubles.

Alors pourquoi cet individu en imperméable ceinturé me mettait-il dans tous mes états? Pourquoi cette impression de danger? Il était peu probable que ce soit un fou furieux. Plutôt un bon gars qui craignait la pluie.

De toute façon, je devais à mes voisins d'éclaircir le mystère. J'allais m'abriter derrière la haie et le suivre sur un bout de chemin. S'il se conduisait de façon suspecte, je rentrerais chez moi appeler les flics. Et ce serait à eux de décider.

Je me suis faufilée par une trouée dans les buissons, les ai longés sur quelques mètres, et me suis arrêtée pour observer le stationnement.

L'homme se tenait debout sous l'un des réverbères anémiques. Il avait le menton levé, et ses traits étaient vaguement visibles sous la forme de taches sombres sur fond de rectangle blanchâtre.

J'ai bloqué ma respiration.

L'homme me regardait droit dans les yeux.

Ou pas?

Sur des charbons ardents, je me suis retournée et j'ai cherché la trouée dans la haie, derrière moi. Ne l'ai pas retrouvée. Je me suis précipitée à un endroit où l'obscurité me semblait moins dense. Un tunnel étroit, à peine s'il était là, et peut-être qu'il ne l'était pas. Des branches et des feuilles s'accrochaient à mes bras et à mes cheveux, des doigts squelettiques m'agrippaient, m'empêchaient d'avancer.

Ma respiration s'est faite plus bruyante, plus désespérée, comme pour lutter contre le piège de la végétation épaisse. L'air lourd puait l'écorce humide, la terre détrempée, et ma propre transpiration.

Quelques pas plus loin, j'ai retrouvé l'air libre. Je me suis mise à courir vers la mare. Pas par le même chemin qu'à l'aller, un autre. Plus ombragé. Moins ouvert.

Imperceptiblement, une nouvelle odeur s'est jointe au pot-pourri olfactif. Une odeur qui m'a valu une nouvelle poussée d'adrénaline.

J'avais reconnu des relents de chair en décomposition.
Impossible.

Et pourtant si. Forte et froide, comme les images qui hantaient mes rêves.

Une minute à me démener autour d'une plate-bande d'azalées et de philodendrons, et j'ai décelé une tranche d'obscurité plus diffuse droit devant moi. Et dans cette tranche, des angles et des plans d'ombres qui se déplaçaient et s'inclinaient sur la pelouse.

Les sbires de Trench-coat qui attendaient en embuscade ?

J'étais presque arrivée à la limite du jardin quand un grognement à glacer le sang m'a figée sur place. Tandis que mon cerveau s'efforçait de trouver une explication rationnelle, un cri haut perché m'a fait dresser les poils au garde-à-vous sur les bras et la nuque.

D'une main tremblante, j'ai attrapé le vaporisateur de poivre dans ma poche et fait un pas en avant.

Derrière les buissons, à l'endroit où l'herbe rattrapait le mur est de la propriété, deux chiens étaient engagés dans un combat à mort. Le plus grand, fruit maigrichon d'une histoire d'amour entre un labrador et un pit-bull, avait le poil hérissé, les crocs luisants et le blanc de l'œil brillant. Le plus petit, probablement un terrier, se recroquevillait craintivement, tout tendu. Le poil d'une de ses hanches était taché de sang et de bave. Je ne connaissais aucun des deux.

Inconscient de ma présence, ou s'en fichant, le lab-pit s'est ramassé, prêt à bondir. Le terrier a poussé un petit gémissement et s'est aplati comme s'il voulait rentrer sous terre, espérant réduire au maximum la masse qu'il offrait au monde.

Le lab-pit s'est retenu un instant, puis, assuré que le rang hiérarchique avait été bel et bien établi, il a fait demi-tour et trottiné en direction d'un monticule sombre à la base du mur. Pendant que le terrier filait, la queue collée au nombril, le lab-pit a humé l'air, étudié les alentours, et baissé la tête.

Je l'ai observé, fascinée, intriguée par la raison de cette bagarre.

Un déchaînement de secouage et d'arrachage, et le vainqueur a relevé le museau.

Coincée dans la mâchoire du chien, la tête sectionnée d'une oie, le cou ravagé, d'un noir luisant, une bande de

joue d'un blanc étincelant comme le sourire d'un clown diabolique.

J'ai regardé la pluie tomber sur les yeux sans vie de l'oiseau.